900

DISSERTATION

N.° 60.

MÉDICO-CHIRURGICALE SUR LE MOXA OU CAUTÈRE ACTUEL;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 21 juillet 1808, conformément à l'art. XI de la loi du 19 ventose an 11,

PAR CLAUDE-JEAN-BAPTISTE COTHENET, de Vanvey

(Département de la Côte d'Or).

Chirurgien-Major du premier Régiment des Chasseurs à pied de la Garde impériale; Membre de la Légion d'Honneur.

> *Quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ignis sanat; et quæ ignis non sanat, insanabilia.*
>
> HIPP. sect. 8, aph. 6.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1808.



PRÉSIDENT,

M. SUE.

EXAMINATEURS,

MM. PELLETAN.

THILLAYE.

DEYEUX.

DUBOIS.

HALLÉ

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL D'EMPIRE

SOULT,

Colonel-Général de la Garde de Sa Majesté l'Empereur et Roi; grand Officier et Chef de la quatrième Cohorte de la Légion d'Honneur; Chevalier de la Couronne de Fer; Commandeur de l'Ordre de Saint-Hubert; Duc de Dalmatie; Commandant le quatrième corps de la Grande Armée.

Un travail dont le but est de conserver à l'Etat de braves militaires, doit être dédié au général qui les a si souvent conduits à la victoire, qui, par ses bontés et ses soins généreux, s'est acquis tant de droits à la reconnaissance des soldats et des chirurgiens de l'armée.

Je l'offre comme un faible témoignage de mon admiration et de mon respect au digne compagnon du plus grand des héros.

C. J. B. COTHENET.

AVERTISSEMENT.

Nous eussions désiré donner plus d'étendue à notre travail, et offrir un traité complet sur l'emploi du feu considéré sous ses différentes formes, et appliqué au traitement des maladies qui sont du ressort de la chirurgie et de la médecine; mais le temps nous a manqué, et les campagnes militaires auxquelles nous avons assisté, en nous éloignant des études académiques, nous ont forcé de renoncer à notre premier dessein. Il n'entre pas non plus dans notre plan de parler des divers instrumens qui peuvent servir à la cautérisation. Cet objet a été parfaitement traité dans l'ouvrage couronné du Professeur *Percy*, l'un des hommes qui ont le plus honoré la chirurgie militaire. Nous nous bornerons à tracer l'histoire du moxa, et à indiquer les nombreuses applications dont il est susceptible. Pour appuyer les opinions que nous soumettons au jugement des praticiens, nous y joindrons plusieurs observations que nous avons empruntées des médecins qui ont le plus étudié les avantages que présente l'emploi raisonné du moxa, et d'autres que l'on

nous a communiquées, ou qui sont extraites de notre pratique particulière.

Heureux si ce faible travail n'est pas dénué d'intérêt, et s'il peut fournir quelques matériaux à celui de nos collègues qui, plus exercé dans l'art d'écrire, voudra, pour l'avancement de la science, composer un traité complet de pyrotechnie médico-chirurgicale.

DISSERTATION

MÉDICO-CHIRURGICALE

SUR LE MOXA

OU

CAUTERE ACTUEL.

L'ORIGINE du *moxa* se perd dans la nuit des temps les plus reculés. Cette découverte fut sans doute, comme la plupart des faits les plus précieux, un de ces résultats singuliers du hasard, imperceptibles d'abord pour la multitude, mais observés aussitôt qu'aperçus par l'homme de génie qui veut enrichir du fruit de ses travaux le domaine de la science.

Ce moyen énergique a été employé, sinon de tout temps, du moins depuis un temps immémorial; il a été usité chez les peuples Nomades et chez les nations civilisées; il a devancé l'enfance de l'art, a suivi les progrès de la science, et survécu aux théories les plus brillantes.

Nous le verrons conseillé par les plus célèbres praticiens de l'antiquité et par plusieurs des médecins modernes les plus recommendables. Son usage obtint long-temps d'éclatans succès; mais, par

la suite, son application ne fut pas toujours bien motivée. On l'administra dans des cas plus que douteux, et contre des maladies ou désespérées ou inaccessibles aux efforts de l'art; et cet agent salutaire fut discrédité, et tomba parfois dans un oubli presque absolu, comme si l'abus d'un moyen prouvait que son application éclairée n'était susceptible d'aucun résultat satisfaisant.

En vain quelques médecins, forts de leur expérience, et guidés en même temps par un génie supérieur, ont-ils voulu rappeler de cette sorte d'anathême prononcé contre le moxa : leur voix n'a pu être plus persuasive que la vérité elle-même, dont leurs observations étaient l'image; et la prévention d'un public faible et facile à effrayer l'a toujours emporté sur leurs généreux efforts. Telle est encore l'injuste aversion de la multitude contre ce moyen, que l'on a vu des médecins, même dans les hôpitaux, céder à cette considération, et repousser l'emploi du moxa avec la conviction de son inutilité. Pour militer victorieusement contre cette prévention et cette incertitude méticuleuse qui, trop souvent éloigne les médecins de recourir à cet agent héroïque dans des cas où il est exclusivement nécessaire, nous opposerons des faits, nous multiplierons sans crainte les observations; bien convaincu que, dans une pareille discussion, il vaut beaucoup mieux faire parler l'expérience que le raisonnement.

Quant aux hypothèses qui ont si souvent retardé les progrès de la science médicale, nous tâcherons de nous en abstenir, et nous n'aurons recours au raisonnement qu'autant qu'il sera convenable pour donner plus de poids à nos opinions ou aux conséquences pratiques, et qu'il sera lui-même étayé sur les faits. Il est cependant certaines lois de l'économie vivante que la physiologie raisonnée a tellement mises en évidence, qu'elles doivent être admises au nombre des vérités les plus immuables, et nous pourrons en faire plusieurs applications dans le cours de cet ouvrage.

Loin de chercher à multiplier les citations pour faire parade d'une érudition superflue, nous les éviterons le plus souvent, nous bornant

à mentionner seulement celles qui présentent un intérêt particulier, soit celui d'un nom recommandable en médecine, soit celui d'un fait remarquable.

Ceux qui voudront faire de plus amples recherches pourront consulter les Œuvres de *Pouteau*, la Bibliothèque germanique, la Bibliothèque chirurgicale, t. 1, art. *cauteris*, p. 588, les Œuvres de *Marc Aurèle Severin*, de *Prosper Alpin*, de *Glandorp*, de *Fabrice d'Aquapendente*, etc. On est surpris, en consultant les livres de médecine, du grand nombre d'auteurs qui ont traité de l'emploi du feu, et du petit nombre d'observations qu'ils nous ont transmises.

Pouteau, dont nous aurons souvent occasion de parler, est, de tous les modernes, celui qui a le mieux apprécié et fait valoir les avantages que présente l'application du moxa. Il nous a laissé un grand nombre d'histoires particulières qui forment autant d'observations intéressantes, et plus ou moins complètes.

Il n'est pas un médecin qui ne soit convaincu, en lisant sans prévention les Œuvres de *Pouteau*, que la plupart des malades dont il nous transmet les observations n'eussent infailliblement péri, sans l'emploi de ce moyen salutaire.

Les auteurs qui ont le plus fortement insisté sur les avantages du moxa en ont peut-être trop généralisé l'emploi, et n'ont pas assez insisté sur les inconvéniens dont son usage inconsidéré pouvait être susceptible. Loin donc de le présenter comme un moyen universel, nous en démontrerons les inconvéniens et l'inutilité dans beaucoup de maladies.

Cette marche, conforme à la vérité et à l'intérêt de la science, devra disposer favorablement le lecteur, qui n'aura point à craindre d'être induit en erreur. Mais n'a-t-on point attribué quelquefois à cet agent le défaut de succès qui dépendait de l'incurabilité même de la maladie ou de son état trop avancé?

Cette pratique paraît avoir été apportée en Egypte par les

Arabes; du moins est-il vrai qu'on l'y appelait alors *ustio arabica*, cautérisation des Arabes. Au rapport d'*Hippocrate*, elle était fort connue des Scythes et des Nomades; et on pourrait penser, en lisant l'histoire de la médecine, que les peuples les moins éclairés ont su tirer de l'application du feu ou du moxa beaucoup plus d'avantages que les nations les plus civilisées, et qui ont fait le plus de progrès dans la science médicale.

Homberg rapporte que la médecine des habitans de Java et d'une très-grande partie de l'Orient consiste presque exclusivement dans ce procédé; et *Linné* nous apprend que les peuples de la Laponie suédoise, qui sont dépourvus de médecins, ne connaissent pas de plus grands remèdes dans toutes les maladies accompagnées de quelques inflammations sensibles à l'extérieur, comme la *céphalalgie*, l'*odontalgie*, l'*ophtalmie*, la *colique*, la *pleurésie*. Un morceau de vieux bois de bouleau enflammé leur tient lieu de coton; tel est leur *moxa;* et cette opération, ajoute le même auteur, manque rarement de succès.

Les Grecs connurent aussi l'usage du moxa. On voit, dans les Œuvres d'*Hippocrate*, que ce peuple se servait très-familièrement de champignon et de lin crus enflammés; d'autres fois ils trempaient l'extrémité d'un fuseau de bois dans l'huile bouillante; dans quelques cas, ils préféraient une racine d'asphodèle, un sarment, une tige de laurier, croyant ajouter à l'énergie de la cautérisation les propriétés médicamenteuses que l'on attribuait à ces substances.

Les uns se bornaient exclusivement aux substances végétales; les autres augmentaient leur activité en les trempant dans l'alcool ou en les saupoudrant de nitrate de potase, ou avec d'autres matières analogues qui en accéléraient la combustion. Quelques praticiens ont même choisi, dans cette intention, la mèche de nos artilleurs.

La forme du moxa a également subi des modifications: les uns lui ont donné une forme ronde; d'autres ont préféré la forme pyramidale.

Marc-Aurèle Severin a préconisé l'emploi du feu d'après les ré-

sultats satisfaisans qu'il en a obtenus, et dont on peut acquérir la conviction en consultant sa Pyrotechnie chirurgicale. *Rhazès*, *L. Solus*, *Mercurialis*, *Aquapendente*, *Hollier*, *Costæus*, *Heurtius*, *Quartavinius*, *Prosper Alpin*, *T. Fienus*, *E. Ferdinand*, etc., se sont plaints de ce qu'on abandonnait la cautérisation. *Sennert*, *Zacchias*, *Batsius*, *Ledran*, *Sharp*, etc., prescrivent, dans beaucoup de cas, l'usage de fer rouge, que l'on pourrait peut-être considérer comme le moxa le plus douloureux.

Les anciens ont singulièrement varié sur les dimensions et la composition du cylindre. Les peuples Nomades employaient la laine grasse de leurs troupeaux. L'Indien donnait la préférence à la moelle qu'il retirait du jonc. Les Perses avaient adopté la fiente de chèvre pour cet usage, auquel l'Arménien consacrait l'agaric de chêne. A la Chine et au Japon, on se servait du duvet de larmoye. Les Thessaliens retiraient le même parti de la mousse sèche. Les Egyptiens ont les premiers eu recours au coton, et plusieurs de ces peuples n'ont point encore varié dans le choix que leurs ancêtres avaient fait de l'une ou de l'autre de ces substances.

Préparation du Moxa suivant POUTEAU.

Ce praticien prenait du coton cardé qu'il enveloppait dans une bandelette de toile large d'un pouce, et de trois pouces de longueur; il avait soin que le coton n'y fût que médiocrement serré: il faisait ensuite coudre la bandelette sur le coton par les deux extrémités de sa longueur; il faisait par ce moyen un petit cylindre de coton qui avait à-peu-près un pouce de diamètre. Il coupait ce cylindre transversalement avec des ciseaux et par la moitié; il obtenait ainsi deux cylindres, qu'il appliquait très-souvent l'un auprès de l'autre.

Si le coton n'est pas assez serré, le feu s'éteint très-facilement; s'il l'est trop, il pénétrera difficilement jusqu'à la base. Pour que

le coton adhère plus exactement à la peau, il faut humecter avec le doigt mouillé de salive le lieu de l'application.

La partie inférieure du corps cylindrique ou pyramidal est quelquefois fenêtrée ; ce qui rend la combustion plus rapide, et diminue d'autant l'intensité de la cautérisation. Quand on veut ainsi fenêtrer le moxa, on fait deux ou trois petites ouvertures de forme triangulaire à sa partie inférieure.

D'autres fois on cerne l'extrémité inférieure du cylindre ou de la pyramide avec un petit cercle de fer, ce qui produit une cautérisation plus entière et plus profonde.

Le procédé de *Pouteau* est suivi presque généralement, et la forme cylindrique est préférée par le plus grand nombre des praticiens.

De nos jours, on applique le moxa sur toute la surface du corps humain, hors la figure, où les cicatrices seraient difformes.

Le lieu qui convient le mieux, en général, est celui où la douleur est la plus vive, la plus circonscrite et la plus superficielle. Tantôt c'est le centre d'une tumeur ; dans d'autres cas, c'est le trajet ou l'origine du nerf affecté, ou enfin le voisinage de la partie malade.

Observation. Une jeune personne éprouvait une douleur vive à la partie moyenne et supérieure du sternum. Pour éviter la difformité, elle exigea que le cylindre fût appliqué plus bas, et le moxa ne produisit aucun effet. A son tour, *Pouteau* obtint que le moxa fût mis sur la douleur même et cette fois, la malade fut entièrement guérie.

Mais le siége de la douleur n'est pas constamment celui de la maladie, et l'adage, *ubi dolor, ibi morbus*, n'est pas toujours vrai. *Pouteau* rapporte à l'appui le fait suivant. Un homme éprouve un rhumatisme dans l'hypochondre gauche, qui, par la suite, va s'établir vers l'épaule du même côté. On applique sur cette partie quatre cylindres : les douleurs disparaissent ; mais, au bout d'un mois, elles

reviennent dans l'hypochondre, et cèdent complètement à trois cylindres appliqués sur cette région. *Pouteau* pense que les douleurs de l'épaule n'étaient que sympathiques, et qu'on doit toujours par le commémoratif s'assurer du siége primitif de la maladie.

Des Phénomènes que présente la Cautérisation opérée au moyen du Moxa.

Ces phénomènes peuvent se distinguer en *locaux* et en *généraux*. Ils doivent varier suivant le degré de la cautérisation, la sensibilité de la partie sur laquelle on l'applique, suivant même la sensibilité générale de l'individu. Ainsi la douleur qu'elle produit chez un homme frappé d'apoplexie n'est pas celle que ressentira celui qui jouit d'une sensibilité vive ou même exaltée. Si la partie sur laquelle on a placé le cylindre ou porté le cautère est frappée de paralysie, le sentiment de la douleur sera très-supportable, tandis que le feu appliqué sur un organe siége d'une vive irritation déterminerait un surcroît de souffrances.

Plus la cautérisation est profonde, plutôt s'opère la chute de l'escarre. Le travail est ici le même que celui qu'opère la désorganisation de nos parties par les cautères potentiels.

Quelquefois on reconnaît les heureux effets de l'application du moxa dès l'instant même de la combustion; dans d'autres cas, ils ne deviennent sensibles que pendant ou même après le travail de la suppuration.

Le cylindre bien préparé et placé sur la partie, on met le feu à la portion supérieure, et on l'attise par le souffle léger d'un éventail, d'un morceau de carton, d'un petit soufflet, ou même avec la bouche.

Lorsque la chaleur commence à pénétrer la peau, il en sort un peu de sérosité qui humecte la base du coton, et l'attache de plus en plus à la partie que l'on veut cautériser.

Quelquefois, lorsque la combustion du cylindre est un peu avancée, on entend un pétillement qui tient à la rupture de la peau, qui se gerce en produisant une espèce de bruit. Ce phénomène n'est pas toujours sensible. On le remarque surtout lorsque le cylindre n'a pas été fenétré, et quand il s'est en quelque sorte identifié avec la partie.

Dans ce cas, il paraît y avoir une double action : 1.° dilatation de la peau par la chaleur, par la pression de l'air ambiant; 2.° cautérisation de la partie, irritation violente à *l'extérieur ;* et c'est à ce mode d'action que l'on doit surtout attribuer les heureux effets du cylindre.

On peut faire brûler deux ou trois cylindres les uns à côté des autres, suivant la nature de la maladie et la conformation de la partie : l'application peut en être successive ou bien simultanée. Ce dernier procédé a un double avantage, celui de produire un effet plus considérable sans augmentation sensible de la douleur. Mais lorsque le siége présumé de la maladie existe très-profondément, comme dans certaines sciatiques ou dans les maladies de l'articulation coxo-fémorale, dans des douleurs de poitrine très-profondes, et surtout chez les sujets doués de beaucoup d'embonpoint, il faut laisser consumer deux ou trois cylindres sur la première escarre : ces applications secondaires sont moins douloureuses que si elles étaient faites dans le voisinage de la première escarre, et consécutivement, toutes nos parties ne peuvent se prêter également à une cautérisation aussi profonde ; mais la prudence sait éviter les inconvéniens, en choisissant une autre partie susceptible de cette application, et qui soit dans le voisinage. Cependant, comme les craintes sur ce point pourraient être exagérées, il est bon que l'on soit prévenu d'avance qu'une première cautérisation, quelque lente e tcomplète qu'ait été la combustion, n'intéresse, en général, que la surface cutanée et le tissu cellulaire.

Mais si l'on incisait préalablement les tégumens, comme l'a fait *Pouteau*, la désorganisation des parties serait plus profonde et beau-

coup plus douloureuse, et le moxa appliqué à nu sur les os du crâne pourrait être susceptible de résultats fâcheux. Bien que ce procédé soit rarement susceptible d'application et très-douloureux, il nous semble qu'on eut tort de lui attribuer la mort qui suivit l'usage qu'en fit ce praticien.

Voici en deux mots l'observation :

Un épileptique avait subi, sans aucune amélioration, plusieurs traitemens : la pierre à cautère mit l'os frontal à découvert, et les accès furent aussi fréquens.

Pouteau crut devoir suivre le conseil de *Celse*, et toucha l'os avec un bouton de fer rougi au feu : le malade, qui souffrit peu de l'opération, mourut le troisième jour. *Dehaen* a transmis deux faits semblables.

Quoiqu'il soit douteux que la mort soit la suite de l'opération, c'en est assez pour ne pas la proposer.

Nous pensons qu'on doit également éviter de parvenir, au moyen de la cautérisation réitérée ou de plusieurs moxa, jusques dans les cavités abdominales ou thorachiques.

Le pansement qui convient après l'application du moxa est très-simple. On se borne, pendant les premiers jours, à des soins de propreté. Quand l'escarre commence à se détacher, on met un plumaceau de charpie qu'on recouvre d'un petit emplâtre d'onguent de la mère, ou d'un cataplasme de farine de graine de lin, s'il existe de la douleur ou une vive inflammation; s'il reste encore quelques traces de la maladie, pour laquelle on a cautérisé, on peut revenir à une nouvelle application, ou convertir l'ulcère qui résulte de la chute de l'escarre en un cautère, en y introduisant un pois.

Avantage du Moxa sur le Cautère actuel.

L'instrument rougi au feu exige un certain appareil, est en général d'une application plus longue et plus difficile que celle du moxa; il

est d'ailleurs bien plus effrayant, et les préparatifs seuls portent souvent les malades à se refuser à l'opération.

Il est en outre plus douloureux, parce que l'application du cautère n'a point lieu d'une manière graduée.

Le moxa peut être préparé d'avance. Il nous présente un moyen très-simple qui ne peut effrayer, et dont l'action est tellement progressive, que la douleur est beaucoup moins vive qu'on ne l'a pensé généralement : la chaleur s'étend peu-à-peu le long du cylindre depuis le sommet jusqu'à sa base, qui touche immédiatement la peau ; il semble aux malades qu'ils seront toujours les maîtres de s'en débarrasser, si les douleurs devenaient intolérables, tandis qu'un fer rouge appliqué sur la partie siége de l'affection ne laisse aucune ressource à la timidité du malade. Il est en outre avantageux que le feu ne surprenne pas tout-à-coup la maladie, il faut, pour ainsi dire, qu'il pénètre nos organes, qu'il s'y insinue, qu'il appelle, qu'il attire avec une activité progressive vers l'extérieur la cause de la maladie, soit le principe irritant, soit l'humeur morbifique.

Quand on applique brusquement le fer rouge, l'action est locale, tandis que celle du moxa est plus insensible, plus graduée, pénètre bien plus profondément, et donne, en général, des résultats plus satisfaisans. Il semble que les parties contiguës, situées profondément, participent moins au changement qu'opère dans la partie le cautère actuel. Dans certaines paralysies, surtout où il faut éveiller, exalter les forces vitales, l'action graduée et plus générale du moxa nous semble devoir militer en sa faveur.

Le professeur *Percy*, dont l'opinion est une autorité du plus grand poids, est d'un sentiment contraire, et préfère, dans plusieurs circonstances, le cautère ou la cautérisation transcurrente.

Mais l'application de ces moyens n'est pas toujours également possible ou convenable : ainsi, lorsqu'on voudra exciter la surface d'un ulcère frappé d'atonie, détruire une tumeur cancéreuse, on aura recours au cautère, et non à l'action du moxa : dans d'autres

cas, ce dernier moyen sera le seul convenable. Mais, règle générale, le moxa nous semble devoir être préféré au cautère métallique, toutes les fois que la surface cutanée ne sera point désorganisée, et que la partie jugée convenable pour son application offrira une surface plane, enfin toutefois que l'on se proposera plutôt d'irriter que d'opérer la désorganisation d'une partie quelconque.

Quant, au contraire, le but de l'opérateur est de détruire par la cautérisation une tumeur, ou d'appliquer le feu sur des os ou à la surface d'un ulcère, on préfère au moxa, le cautère, que l'on peut faire agir bien plus profondément et sur une surface beaucoup plus étendue. Dans les cas de morsure par un animal enragé, d'infection par un virus quelconque, le caustique, comme le muriate d'antimoine, ou le cautère actuel, méritent également la préférence.

Inconvéniens du Moxa.

Les inconvéniens du moxa, lorsqu'il est appliqué à propos, sont très-bornés. Ce moyen est sans doute douloureux ; aussi ne doit-on l'employer qu'après avoir épuisé les ressources ordinaires de l'art. Toutefois la douleur qu'il occasionne est très-supportable; elle est instantanée et beaucoup moins vive que les souffrances d'une foule d'opérations, et quelquefois même de l'arrachement d'une dent molaire. Combien de maladies, de rhumatismes, etc., outre le danger de la mort auquel ils exposent les malades, déterminent des souffrances mille fois plus longues et plus cruelles que la douleur produite par le moxa.

Regardera-t-on comme un inconvénient la nécessité où l'on est quelquefois d'appliquer un deuxième ou un troisième moxa ? Mais si le salut du malade en dépend, on doit s'y déterminer de suite.

Diverses circonstances affaiblissent ces deux inconvéniens :

1.° La douleur est souvent peu sensible, ainsi que nous l'avons observé dans divers cas de paralysie et d'apoplexie.

2.° Si l'application des deuxième ou troisième moxa est simultanée,

a douleur n'est guères plus vive que si l'on n'avait appliqué qu'un seul cautère. Il en sera de même si le deuxième moxa est appliqué immédiatement sur l'escarre du premier moxa ; l'escarre qui en résulte tombe lentement ; elle est suivie d'une suppuration également longue ; mais ce cautère momentané est souvent un second bienfait de l'opération qui assure la guérison du malade.

Souvent ce moyen n'est suivi d'aucun résultat satisfaisant ; ce qui dépend ou de la nature de la maladie, ou de la fausse application du cautère, ou de ce qu'il a été employé avec réserve (1), incomplètement, ou beaucoup trop tard ; ou enfin de ce qu'il ne suffit pas toujours de remplir exactement l'indication la plus positive pour être certain du succès.

Dans aucun cas, on n'aura recours à un ou plusieurs moxa, à moins que le malade ne soit en état de supporter les frais de cette opération : ce serait mal à propos compromettre le moyen, que d'en agir autrement. Quelques praticiens n'ont pas craint d'appliquer jusqu'à douze cylindres sur l'escarre du premier moxa ; il peut en résulter les plus grands accidens. On a vu, dans un cas semblable, la plaie pénétrer dans la cavité abdominale et dégénérer en ulcère carcinomateux. Il est également dangereux d'inciser, comme dans le fait arrivé à *Pouteau*, les tégumens, pour appliquer le moxa sur les os mis à découvert, les muscles ou le tissu cellulaire.

Division des Maladies.

On est maintenant assez généralement convenu des avantages et des inconvéniens de toutes les nosologies, et, par suite, de tous les cadres nosographiques qui n'en sont que le développement ou des modifications. Loin que ces plans puissent être présentés comme des

---

(1) Ainsi l'on se borne quelquefois à un seul moxa, quand il en faudrait deux ou trois pour assurer le salut du malade; d'autres fois la cautérisation est trop superficielle.

résultats parfaits, adoptés, sanctionnés par la nature, on sait au contraire que ces phénomènes ne s'y prêtent que forcément, qu'ils n'entrent dans ces compartimens qu'avec une sorte de résistance; mais il est également démontré qu'ils facilitent l'étude, la connaissance des objets que nous nous proposons d'approfondir; qu'ils soulagent singulièrement la mémoire, aident à la classification des idées, et en assurent l'impression plus durable. Dès-lors toute discussion s'arrête, du moment qu'à nos yeux les avantages que nous leur reconnaissons l'emportent de beaucoup sur les inconvéniens qu'on leur a reprochés.

Pour nous tenir au niveau des connaissances actuelles, nous suivrons l'ordre établi dans les Nosographies Médicales et Chirurgicales des professeurs *Pinel* et *Richerand*. Leurs ouvrages joignent au mérite d'une grande exactitude, dans la description des maladies, l'avantage de faciliter l'étude de la science et de favoriser le but que nous nous sommes proposé.

De l'usage du Moxa considéré dans les Maladies chirurgicales.

Nous suivrons l'excellente Nosographie du professeur *Richerand*, dans la recherche des cas chirurgicaux susceptibles de l'application du moxa.

C'est surtout entre les mains d'un chirurgien éclairé que le moxa peut produire de grands et utiles résultats : guidé par l'expérience et des connaissances précises, il saura distinguer la maladie qui ne demande que l'application d'un seul cylindre, celle où le cautère doit être multiplié afin de procurer un résultat satisfaisant. Il reconnaîtra également les affections qui repoussent toute cautérisation. Si les anciens avaient évité l'abus de cet agent, s'ils ne l'avaient pas souvent appliqué mal à propos ou inutilement, il n'eût pas été abandonné ou négligé comme il l'est encore de nos jours.

Parcourons rapidement les principales maladies chirurgicales ou le moxa est spécialement indiqué.

Lorsqu'on peut craindre une gangrène locale et par extinction des forces vitales, on devra chercher à les rappeler dans la partie menacée, par tous les efforts de l'art, et même par la cautérisation. Nous nous bornerons à indiquer ici le principe, sans assigner les circonstances qui doivent déterminer son application.

Dans l'anthrax ou charbon, le moxa balance en quelque sorte les avantages de la cautérisation par le cautère actuel.

Le professeur *Percy* ne permet la cautérisation que dans les cas de gangrène humide.

Les plaies, les ulcères même, sont des maladies étrangères à l'objet qui nous occupe, et nous abandonnerons notre guide dans ses savantes reflexions sur ces maladies que nous avons eu tant d'occasions d'observer. Nous passons aux maladies de l'appareil sensitif, qui forme la deuxième classe.

1.° On voit des ophtalmies qui ne cèdent pas même aux sétons. Si cette résistance est la suite d'un vice général, on le combat, et la cause enlevée, l'effet disparaît bientôt; mais lorsqu'elle dépend de l'atonie de l'organe, ou d'une irritation chronique qui fait craindre la cécité, on doit recourir au moxa, qui a souvent réussi dans des cas analogues, au rapport de *Linné*. *L'héméralopie* et *l'amaurose* sont très-susceptibles de l'application des cylindres. L'importance des fonctions dont l'œil est l'organe doit rendre les praticiens très-disposés à l'emploi de ce moyen; car quel est l'homme qui, par la crainte d'un semblable danger, ne se déterminerait pas à prendre ce parti, quand surtout les vésicatoires et le séton ont été insuffisans?

Hoffmann recommande la cautérisation dans la goutte sereine.

« J'ai traité, dit le docteur *Larrey*, avec succès et dans plusieurs occasions, la goutte sereine et la nyctalopie, lorsqu'elles n'étaient pas complètes ou anciennes, par l'application réitérée du moxa sur les tempes et le trajet du nerf facial, ou petit sympathique (1).

(1) Consultez, p. 23, l'important ouvrage que ce grand praticien a publié à

2.° La dureté de l'ouie, produite par l'affaiblissement de sensibilité des nerfs auditifs, pourraît être dissipée de la même manière que l'affaiblissement de la vue.

2.° La troisième classe nous offre les maladies du système locomoteur, parmi lesquelles nous trouvons celles qui dépendent de l'augmentation et de la diminution de la contractilité musculaire, de l'asthénie des muscles et de leur paralysie, et dont la guérison peut, dans bien des cas, être produite par l'aplication des cylindres.

Nous distinguerons les rhumatismes en *rhumatismes des articulations*, vulgairement appelés *goutteux*, et confondus parfois avec la goutte, bien qu'ils en diffèrent entièrement; et en *rhumatismes* proprement dits, qui peuvent affecter presque toute l'économie animale. Dans cette classe nous rangerons beaucoup de migraines, la sciatique essentielle, le *lumbago*, le torticolis, l'otalgie, l'odontalgie, suite d'un refroidissement, etc.

Nous plaçons ici ces diverses maladies, pour mieux indiquer leurs causes ou leur nature.

Maladies du système fibreux des Articulations.

La plus remarquable et la plus fréquente, est l'inflammation aiguë de l'appareil fibreux, qui assujettit la plupart des grandes articulations. Tant qu'il existe fièvre, douleurs vives, la médecine expectante est la seule qui convienne: tous les calmans, tous les irritans sont également déplacés. Cette maladie affecte une marche régulière qu'il est presque toujours dangereux de troubler; la nature seule peut en abréger la durée. Quand l'affection est devenue chronique, les articulations restent encore long-temps douloureuses, faibles et gênées dans leurs mouvemens, le retour de la cha-

---

son retour d'Egypte, et intitulé : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie.*

leur, une température plus élevée ou des voyages dans les pays chauds, des vêtemens peu conducteurs du calorique et les eaux thermales, sont les moyens par excellence pour les remettre dans leur état naturel. Si, contre l'ordinaire, une seule articulation restait entreprise, on pourrait, comme nous le dirons en parlant des maladies articulaires d'une autre nature, recourir à une ou deux cautérisations par le cylindre.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur le rhumatisme articulaire, nous allons examiner rapidement diverses espèces de rhumatismes dont le siége primitif paraît affecter de préférence la continuité des muscles, mais non d'une manière exclusive, puisqu'on les observe dans presque toutes les parties de notre économie.

Le rhumatisme inflammatoire récent et avec fièvre, dont le siége paraît être le plus ordinairement ou dans le tissu musculaire, ou dans les aponévroses (1) qui enveloppent les muscles, est souvent exaspéré par l'application inconsidérée des vésicatoires; *à Fortiori*, le moxa serait-il contre-indiqué dans ce cas; c'est une inflammation aiguë qui doit parcourir ses périodes et n'être combattue que par les émolliens. Mais, si le rhumatisme inflammatoire repousse l'application des cylindres, il en est tout autrement des affections rhumatismales atoniques ou chroniques. *Cullen* conseille le moxa contre le rhumatisme chronique. C'est surtout dans ces sortes d'affections qui sont si fréquentes, si variées et si souvent obscures, que la cautérisation obtient les résultats les plus satisfaisans, tandis que toutes les autres ressources de la science médicale sont trop souvent impuissantes contre ces maladies.

---

(1) On trouve dans *Morgagni*, observation 57, l'histoire d'un jeune homme qui éprouvait dans les lombes une douleur que rien ne put calmer. Il mourut, et on trouva la portion charnue du muscle très-large du dos désorganisée, abreuvée de sérosité, et d'une couleur approchant de celle du vieux bois de noyer. Cette autopsie confirme la première opinion que nous avons avancée.

Pour ne pas donner trop d'étendue à ce travail, nous ne présenterons qu'une simple analyse de nos observations.

Observation communiquée.

Un militaire éprouve l'impression d'un air très-froid au moment d'une abondante transpiration. Dès le soir, il se plaint d'une douleur vive aux lombes: ce *lumbago* devint chronique, et fut entièrement guéri par l'application d'un triple moxa.

Observation communiquée.

Un homme passe la nuit, couché sur un terrain humide. Peu de jours après, il éprouve du mal-aise; et au bout d'un mois, la poitrine devient le siége d'une douleur fixe, atroce, avec sentiment de dilacération. Ce ne fut que long-temps après, et l'invasion de la maladie et l'impuissance reconnue des ressources ordinaires de la médecine, qu'on appliqua sur les parties latérales du thorax deux moxa qui dissipèrent en moins de quarante jours cette cruelle affection.

Observation de POUTEAU.

Ce praticien rapporte que M. *Perron*, chirurgien du roi de Pologne, fut guéri, par la cautérisation, d'une douleur rhumatismale très-vive, fixée sur l'apophyse-mastoïde, qui le tourmentait depuis plus de six mois.

L'observation de M. *Meschinet*, très-détaillée dans *Pouteau*, p. 231, t. 1.er, offre l'exemple d'un rhumatisme fixé sur l'orifice cardiaque de l'estomac, et qui avait réduit cette femme au marasme. Bien convaincu par expérience du peu de succès qu'on pouvait attendre des médicamens, ce praticien fit brûler sur les côtés du cartilage xiphoïde deux cylindres, et rendit à cette dame une santé dont elle désespérait.

Vient ensuite l'observation du docteur *Harsu*, qui fut, par le même moyen, presque entièrement guéri d'un rhumatisme qui occupait depuis long-temps la poitrine, les muscles intercostaux, etc.

Pierre Bouchart avait un rhumatisme qui, de l'abdomen, s'était porté sur la poitrine. Depuis long-temps il traînait l'existence la plus misérable, et dut une guérison long-temps attendue à plusieurs cautérisations.

On doit au même praticien l'histoire d'une maladie rhumatismale très-douloureuse fixée sur l'épididyme, et qui n'a pu être dissipée que par l'application successive de quatre moxa.

Obs. Une jeune personne avait vers l'estomac, deux doigts au-dessous du cartilage xiphoïde, une douleur circonscrite et des plus aiguës, qui gênait parfois la respiration, et causait de violens mouvemens convulsifs. L'insuffisance de plusieurs traitemens détermina *Pouteau* à l'application du moxa, qui rétablit la santé de cette demoiselle.

Le même praticien rapporte un fait analogue observé sur une fille de 22 ans, et non réglée. Deux cylindres firent cesser des accidens effrayans, mais il resta de la gêne dans la respiration. Il me semble que l'application des sangsues aurait dû terminer ce traitement, et pu dissiper la dyspnée.

Rhumatisme des Membres thorachiques et abdominaux.

Observation communiquée.

Un homme âgé de 46 ans, et très-amaigri par suite de libertinage, était depuis quinze mois perclus du bras droit. Il ressentait, depuis l'acromion jusqu'au coude, les douleurs les plus intolérables. Trois moxa furent appliqués sur le siége de la maladie, dont ils procurèrent la guérison complète.

Observation de POUTEAU.

Une femme éprouvait une douleur très-circonscrite à la partie supérieure et moyenne du pied droit. Un petit cylindre de coton fut le dernier moyen mis en usage, et guérit cette maladie.

L'otalgie et l'odontalgie peuvent souvent être considérées comme des affections rhumatismales. *Mesué* conseille la cautérisation contre ces maladies. Dans l'otalgie rebelle, *Albucasis* a recommandé de cautériser en dehors de l'oreille. Nous croyons que l'on devrait plutôt appliquer le cylindre derrière cet organe sur l'apophyse mastoïde, que l'action du feu ne doit pas atteindre.

On l'a encore proposé pour dissiper le torticolis rebelle; celui sans doute qui est déterminé par un rhumatisme chronique ou la paralysie du muscle sterno-cléido mastoïdien. Il ne conviendrait nullement dans la tension convulsive de ce muscle.

L'histoire des névralgies doit beaucoup aux travaux des modernes, et surtout au professeur *Chaussier*. Le traitement de ces maladies n'est pas toujours le même; il varie suivant le siége. Celle que l'on nomme, d'après ce célèbre physiologiste, *névralgie iléo-peronière*, consiste dans une douleur plus ou moins vive qui paraît suivre le trajet du grand nerf sciatique. C'est dans cette variété surtout que l'application du moxa détermine des guérisons que l'on n'avait pu obtenir, ni par les linimens, ni par les bains de vapeurs et les vésicatoires. On peut l'appliquer, ou sur le trajet du nerf à sa sortie de l'échancrure ischiatique, ou sur l'extrémité tibio-fémorale du péroné. Dans le premier cas seulement, on pourrait appliquer deux ou trois nouveaux cylindres sur l'escarre du premier, si toutefois la douleur n'était qu'affaiblie. D'un autre côté, il est plus convenable de les différer, parce que la douleur peut céder entièrement à la suppuration que détermine la chûte de l'escarre, et le travail de la cicatrisation.

4

Nous allons citer plusieurs observations à l'appui, et qui confirmeront le précepte donné par HIPPOCRATE : *In coxendico dolore, crus adurendum multis atque profundis inustionibus.* CELSE partage cette opinion : *Ultimum est et in veteribus quoque morbis efficacissimum, tribus aut quatuor locis supra coxam candentibus ferramentis exulcerare; omnes autem hujus modi dolores, ubi inveteraverunt, vix citra ustionem finiuntur.*

I.re OBS. Un homme, âgé de 46 ans, fut pris d'une douleur vive vers le haut de la cuisse gauche près du grand trochanter. Elle s'étendait sur le dehors de la cuisse et de la jambe, jusqu'à la malléole externe. Des frissons journaliers; l'œdème de la cuisse et l'insomnie aggravaient son état. Les moyens les mieux indiqués n'ayant produit aucun soulagement, *Pouteau* fit appliquer deux cylindres de la largeur d'un double louis sur le centre de la douleur. Dès le soir, le malade dormit, et en cinq semaines il fut entièrement guéri.

II.e OBS. Un perruquier, âgé de 22 ans, était cruellement tourmenté par une sciatique contre laquelle on avait épuisé les moyens intérieurs, les vésicatoires et les eaux minérales d'Aix en Savoie. Il dut sa prompte et parfaite guérison au moxa, qui ne l'empêcha pas un seul jour de remplir les devoirs de son état.

III.e OBS. Une demoiselle, âgée de 36 ans, était attaquée d'une semblable névralgie, et n'avait retiré aucune amélioration des eaux minérales d'Aix en Savoie, ni des vésicatoires, etc. Malgré tous les efforts de l'art, le mal fit des progrès, et détermina une rétention d'urine. Deux moxa juxta-posées sur le centre des douleurs la rendirent à la santé.

Six mois après, une nouvelle douleur survint vers le sacrum, et fut dissipée par le même procédé.

Observation de LABISSIÈRE.

Un homme atteint d'une double sciatique en fut délivré par quatre cylindres appliqués sur le sacrum, d'après le conseil d'*Ambroise Paré*.

Nous avons vu un de nos collègues guérir, par le même procédé, trois sciatiques très-invétérées, et qui semblaient inaccessibles aux efforts de l'art. Dans l'un de ces cas, il appliqua, dans toute la longueur du membre abdominal, jusqu'à neuf cylindres. Avec la même franchise, nous rappellerons que le moxa a échoué, entre les mains de *Van-Swieten*, contre une sciatique qu'il éprouvait; mais un fait isolé ne prouve rien contre un grand nombre de faits qui s'appuient réciproquement. Il eut d'ailleurs peut-être fallu réitérer la cautérisation, puisque souvent cette maladie ne cède qu'à un plus grand nombre de cylindres.

Maladies des Articulations.

De toutes les articulations, celle de la cuisse avec la hanche est, sans contredit, la plus exposée à ces maladies graves et profondes qui réclament impérieusement l'emploi du moxa; mais le succès de la cautérisation dépend de l'époque à laquelle on l'emploie. *Hippocrate* a dit: *In coxendico dolore, crus adurendum multis et profundis inustionibus* (1). Ce n'est pas contre cette affection parvenue à son dernier degré qu'il conseille ce moyen, c'est contre la douleur, qui en est au contraire l'annonce ou le principe.

Galien, *Ætius* et *Rhazès* se prononcent également pour l'application du feu dans ces maladies; et *Paul*, médecin grec, confirme

---

(1) Cet aphorisme de l'oracle de *Cos* me semble pouvoir se rapporter et à la maladie de l'articulation coxo-fémorale et à la sciatique.

leur opinion, en recommandant de faire trois ou quatre brûlures sur l'articulation même, et d'entretenir la suppuration quand la maladie est opiniâtre. Ces autorités rapportées par *Pouteau* sont suffisantes; nous allons maintenant nous étayer par des faits.

Le célèbre praticien de Lyon dit avoir réussi, dans deux cas semblables, par le feu appliqué sur le grand trochanter de deux cuisses, prêtes à être luxées par cause interne, et qui déjà étaient de deux ou trois travers de doigt plus longues que leur congénère. Le même auteur nous fournit deux cas de maladie de l'articulation coxo-fémorale avec luxation consécutive du fémur. La cautérisation par le cylindre a été également efficace dans cette double affection. Un enfant de huit ans fut affecté d'une maladie de l'articulation tibio-fémorale : plusieurs dépôts furent ouverts par la pierre à cautère et devinrent fistuleux. La maladie continuait ses progrès; deux cylindres produisirent une guérison presque parfaite, que le temps et les soins convenables auront consolidée. Le même moyen donna les mêmes résultats chez le malade de l'observation rapportée dans *Pouteau*. Suivent quatre autres observations dans lesquelles la brûlure a toujours procuré une amélioration très-sensible, ou même une guérison parfaite.

Le docteur *Paroisse*, chirurgien de Sa Majesté le roi d'Espagne, rapporte dans ses Opuscules une observation très-intéressante relative à une maladie des deux articulations *tibio-fémorales* qu'il a guéries par l'application de deux cylindres. P. 150.

Celse assure qu'on voit bien rarement les douleurs des genoux invétérées céder à d'autres actions qu'à celle du feu.

Rachitis, Gibbosités.

C'est encore sur l'autorité de *Pouteau* que nous nous appuierons, parce qu'il fait toujours succéder l'exemple au précepte.

Lorsqu'une douleur sourde s'annonce vers la colonne vertébrale, et qu'il se manifeste par la suite une tuméfaction dans le périoste

et le tissu même de l'os, il faut s'empresser d'arrêter les progrès avant qu'il soit impossible d'y porter remède.

Observation propre à l'Auteur.

Un enfant de douze ans, d'un tempérament lymphatique, se plaint de quelques douleurs vers le dos. Bientôt on s'aperçoit d'une tumeur formée par les troisième, quatrième et cinquième vertèbres dorsales. Sa démarche était pénible, et, dans la station, il se tenait voûté : l'embrasement de deux cylindres procura une amélioration sensible, et le retour au même procédé détermina une guérison parfaite.

Nous allons transcrire le résumé de plusieurs observations que nous fournit le chirurgien de Lyon. Un jeune homme de dix-sept ans fait le sujet de la première. Par suite d'une enflure très-considérable de toute la partie postérieure des vertèbres du col, des supérieures surtout, la tête tombait sur la poitrine; on trouvait à la nuque une tumeur osseuse de la plus grande dureté, avec gonflement de la peau, qui n'était pas enflammée. De tous les moyens mis en usage, les vésicatoires e uls l'avaient soulagé. Quinze à seize moxa furent appliqués au malade, qui les sollicita plusieurs fois lui-même, et qui en retira tout le bien désirable. Dans la seconde observation, c'est une jeune paysanne qui avait une gibbosité des vertèbres lombaires avec fièvre lente, amaigrissement et commencement de paralysie dans les membres abdominaux. Cinq fois on la cautérisa, et après chaque brûlure, elle retournait à son travail. Sa guérison fut le résultat de ce procédé.

Une demoiselle de dix-huit ans éprouvait différens symptômes de la phthisie, une élévation sensible de l'épaule droite et une pareille déviation de l'épine du côté opposé avec la douleur au centre de la tumeur. Un émétique, quelques purgations et un ample vésicatoire soulagèrent la malade, qui dut le retour d'une parfaite santé à deux cylindres.

Une religieuse, âgée de vingt-huit ans, avait été sujette dans sa

jeunesse aux rhumatismes. Depuis plusieurs mois, elle ne pouvait marcher, se tenait courbée, et ressentait en outre des douleurs continuelles. Plusieurs cylindres lui furent appliqués, et un cautère lui fut établi pour toujours.

Dès la première application du moxa, elle put marcher, et sa guérison s'est maintenue, à quelques douleurs près, lors des temps nébuleux. Il rapporte encore deux histoires particulières de gibbosités, suites de contusion, et contre lesquelles le moxa a été de la plus grande efficacité.

Ce praticien nous indique les douleurs qui affectent la partie de l'épine, dont la tuméfaction dévie la colonne, comme la boussole de l'opérateur. Quand elles n'existent plus, la consolidation des os tuméfiés est achevée, et le moxa devient inutile, ainsi que toute autre tentative.

Peu de maladies demandent une médecine aussi active que la paralysie; il faut opposer toute la puissance de l'art aux efforts presque toujours funestes de la nature. Dans cette affection, les moyens les plus énergiques sont indiqués, et doivent être employés le plus promptement possible; la guérison est d'autant plus certaine, que la maladie est plus récente. Rapportons quelques observations à l'appui.

Paralysie idiopathique et primitive.

Observation propre à l'Auteur.

Une jeune personne âgée de quatorze ans, d'une constitution délicate, et n'étant pas encore réglée, se plaignait depuis quelques jours d'une très-grande difficulté dans la progression, surtout quand elle voulait descendre ou monter un escalier. Le désordre était borné aux membres abdominaux; mais il fit des progrès tellement rapides, que bientôt la progression et la station devinrent impossibles, et que la malade restait couchée ou assisse dans un fauteuil. On la mit à l'usage des boissons amères et fortifiantes, d'un régime

plus nourrissant, et des toniques les plus actifs : on eut recours aux linimens volatils, etc., aux vésicatoires volans, etc. Ce dernier moyen parut ranimer les forces, et la jeune malade put, pendant plusieurs jours, faire quelques pas dans la chambre. L'insuffisance des vésicatoires nous persuada qu'un moyen analogue, mais plus énergique, pourrait détruire entièrement cette paralysie. Nous employâmes deux moxa, qui furent appliqués simultanément sur les parties latérales du sacrum ; et peu de jours après la chute des escarres, cette jeune personne fut entièrement guérie.

Dans la paralysie de la paupière supérieure, *Albucasis* conseille la cautérisation en demi-lune : mais ce mode de traitement serait remplacé avec succès par les raies de feu proposées par le professeur *Percy*.

Lorsque la langue est paralysée, on a donné le conseil de recourir à ce procédé ; mais il faut faire marcher de front tous les moyens propres à empêcher ou à guérir l'apoplexie, dont cette affection n'est ordinairement qu'un symptôme.

Albucasis conseille des cautérisations réitérées sur différens points de l'abdomen au-dessus du pubis, et aux lombes, dans la paralysie de la vessie : mais, si cette maladie était le résultat d'une compression du prolongement rachidien, ce serait inutilement compromettre ce moyen.

Hippocrate le recommande également dans la paralysie des jambes. On doit, suivant *Ætius*, dans la paralysie, réitérer la cautérisation.

La paralysie peut être bornée à un seul côté, n'affecter que les extrémités inférieures : un seul membre ou même un seul muscle peuvent en être le siége.

Observation communiquée.

Une jeune fille tombe dans l'eau au moment de ses règles : celles-ci se suppriment, et bientôt elle est frappée de paraplégie. On em-

ploie les sangsues, les toniques, et successivement les vésicatoires et un grand nombre d'excitans. Mais on ne put appliquer le moxa, qui aurait peut-être sauvé la malade. Si le succès était très-incertain, l'application du moyen dans une maladie encore récente était bien positive.

Observation d'Hémiplégie propre à l'Auteur.

Un jeune homme âgé de quatorze ans, d'un tempérament lymphatique et très-adonné à l'étude, devient tout-à-coup paralytique de tout le côté droit. Les vomitifs, les vésicatoires volans, les frictions avec les excitans et commotions électriques, rétablissent le libre exercice de la partie malade. Nul doute que nous n'eussions appliqué le moxa, si les premiers moyens mis en usage n'avaient triomphé.

Observation d'une Paralysie du membre thorachique droit, extraite des Mémoires de l'Auteur.

En l'an 11, un jardinier, âgé de quarante-trois ans, nous consulta à Montmédy pour une paralysie de tout le membre thorachique droit. Cette affection lui était survenue à la suite de douleurs rhumatismales, qu'il avait contractées en passant plusieurs nuits couché sur la terre; le bras était presque insensible et amaigri. Ce malade avait reçu, dans le principe, les soins éclairés du D^r^. *Valentin*, dont le talent et la moralité sont également dignes d'éloges. La maladie avait résisté aux vomitifs, aux purgatifs, aux linimens, aux vésicatoires, aux commotions électriques, etc. Six moxa appliqués successivement rendirent à ce père de famille le libre mouvement et la sensibilité de ce membre qui avait été trois ans paralysé.

M. *Larrey* rapporte, dans sa Relation historique et chirurgicale, qu'il a rétabli, par plusieurs applications de moxa, le mouvement et le sentiment dans des membres paralysés à la suite de blessures très-légères.

Nous trouvons, dans le premier volume des Mémoires de la Société médicale, plusieurs observations de paralysie que ce praticien a guérie par l'emploi du même moyen.

M. *Percy* rapporte avoir vu *Desault* guérir par le moxa deux jeunes gens qui, depuis plusieurs années, étaient entièrement privés de l'usage de leurs jambes.

Quand un os est à découvert et qu'il est affecté de nécrose ou de carie, la cautérisation avec le fer rouge est préférable au moxa; mais dans les douleurs ostéocopes locales indépendantes d'un vice vénérien, les cylindres sont proposables, surtout quand elles auront bravé tous les moyens que l'art recommande en pareil cas.

Ces réflexions sont également applicables aux périostoses ou exostoses résultant d'anciennes contusions. *Pouteau* cite un cas de contusion sur le fémur, qui fut suivie d'une tuméfaction sensible, et qu'un seul moxa fit disparaître entièrement.

On l'a recommandé contre le spina-ventosa; mais on ne peut en espérer de bons effets qu'autant que la maladie ne sera pas trop avancée.

On observe quelquefois des engorgemens glanduleux qui ne sont solubles que par l'action du moxa.

Observation propre à l'Auteur.

En l'an 4, nous fumes consultés pour un enfant de 7 ans, atteint, depuis l'âge de 4 ans, d'une tumeur froide indolente de la grosseur du poing, et qui était située près l'angle de la mâchoire inférieure du côté gauche. Pour dernière ressource, nous eûmes recours à deux cylindres, qui produisirent la fonte entière de cette tumeur.

Observation propre à l'Auteur.

Vers le milieu de l'an 6, un officier nous fit voir un bubon qu'il portait à l'aine droite depuis plusieurs mois, et qui avait résisté

aux traitemens les plus méthodiques : les bains, les fondans à l'extérieur et à l'intérieur, les délayans, les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, etc., furent employés sans succès. La combustion d'un cylindre sur le centre de la tumeur procura une suppuration abondante ; et, en 25 ou 30 jours, le malade fut entièrement rétabli.

Troisième observation recueillie par l'Auteur.

Un militaire qui avait subit un traitement antivénérien complet nous consulta pour un pareil engorgement à l'aine gauche. Nous employâmes successivement les moyens les plus accrédités ; mais la tumeur n'en éprouva aucun changement. Nous nous déterminâmes au moxa, qui fut suivi, au bout d'un mois, de l'entier rétablissement de cet officier. Plusieurs fois ce procédé nous a donné les mêmes résultats dans des cas semblables.

Marc-Aurèle Severin et *Thomas-Grassius*, engagent à cautériser les parotides malignes essentielles ou symptômatiques. Le premier commençait par appliquer les fomentations excitantes, puis une ventouse sur laquelle il cautérisait. Le moxa serait également indiqué contre l'engorgement atonique et indolent du testicule, que l'on peut considérer comme l'état moyen entre l'inflammation et l'induration squirrheuse de cet organe.

De l'usage du Moxa considéré dans les Maladies du ressort de la Médecine.

Après avoir examiné les nombreuses applications dont cet agent est susceptible dans le traitement des maladies chirurgicales, nous allons considérer le parti qu'on peut retirer du moxa, appliqué au traitement des affections morbifiques du ressort de la médecine.

Si nous parcourons la première classe de maladies, c'est-à-dire, les fièvres essentielles, nous verrons que, dans les fièvres inflammatoires ou angioténiques, ce moyen est contre-indiqué par la nature même

de cette affection. En effet, la fièvre angioténique simple paraît dépendre d'un état d'excitement de l'exaltation des forces vitales, et sa terminaison dépend presque toujours d'une série de moyens débilitans, comme la saignée, les sangsues au fondement ou à la vulve, lorsque la suppression d'une hémorrhagie habituelle a déterminé la maladie ; la diète, les boissons délayantes. D'après ce simple exposé, il est évident que le moxa, qui ne réussit que par une irritation vive, n'est nullement applicable dans ce cas-ci.

Les fièvres gastriques ou bilieuses reconnaissent une étiologie analogue, et répugnent également à l'emploi de ce moyen.

Dans les fièvres adynamiques ou putrides, son application est toute naturelle, et une conséquence du génie même de la maladie caractérisée par la débilité générale ; mais on ne doit y avoir recours qu'à la dernière extrémité, lorsque le malade, malgré les ressources ordinaires de l'art, paraît voué à une mort presque certaine, *extrema extremis*. Le fait suivant forme preuve à l'appui, et peut servir d'exemple.

Un malade était dans le plus grand danger. Le médecin, voyant les symptômes les plus graves de la fièvre adynamique s'exaspérer de jour en jour, en désespérait. On le sollicita vivement d'employer un dernier moyen. Il se decide à l'application d'un moxa sur la tête, et, peu de temps après, la convalescence devint sensible.

Dans les fièvres ataxiques ou malignes, quelque rapide que soit leur marche, on ne peut y avoir recours qu'après avoir calmé l'exaltation des forces vitales, qui ne le cède parfois qu'à leur irrégularité. L'extrême danger qui accompagne ces maladies, semble devoir autoriser l'emploi du moxa, qui serait peut être très-susceptible de prévenir dans plusieurs occasions un épanchement mortel, si surtout on l'appliquait sur la tête, d'après le conseil des plus anciens médecins. Toutefois nous ne connaissons aucune observation de fièvres ataxiques auxquelles on l'ait opposé ; les fièvres muqueuses qui se prolongent au-delà de leurs périodes ordinaires, et les fièvres

hectiques, quand elles sont indépendantes d'une affection organique, seraient souvent accessibles à l'heureuse influence de ce puissant révulsif.

L'histoire des phlegmasies offre un vaste champ aux réflexions du médecin. En observant leurs causes, leur marche, leurs différens temps et leurs terminaisons, on reconnaît bientôt qu'il est un grand nombre de circonstances où le moxa est fortement indiqué.

Les érysipèles simples, les pustuleux ou phlegmoneux, tant que leur marche est conforme à celle de l'inflammation ordinaire, ne sont point susceptibles de son application; mais elle devient urgente quand l'érysipèle menace de se terminer par délitescence ou par métastase subite. Le lieu d'élection pour appliquer le cylindre sera déterminé par le siége de l'organe vers lequel le transport de l'irritation paraîtra s'être fait, ou par celui qu'occupait l'érysipèle répercuté. Les pustules malignes sont très-passibles de l'emploi du moxa; toutefois la cautérisation avec le fer rouge, et de nombreuses scarifications, sont également convenables dans ces circonstances périlleuses.

Ce que nous avons dit des érysipèles, s'applique à la variole confluente, aux rougeoles et aux scarlatines irrégulières. Souvent ces maladies paraissent se terminer heureusement et tout-à-coup un organe plus ou moins essentiel devient malade. Si les premiers efforts sont impuissans, il faut proportionner les efforts de l'art au danger, et recourir au moxa, si on le juge propre à empêcher la désorganisation de la partie affectée.

Une inflammation aiguë du parenchyme du foie, est une maladie qui ne demande qu'un traitement émollient ou anti-phlogistique : les saignées, les sangsues au fondement, les bains, les fomentations, la diète, etc. Mais, quand la phlegmasie passe consécutivement à l'état chronique, ou quand sa marche a été lente ou chronique dès le principe, on peut, dans le cas d'insuffisance du traitement approprié à l'affection, employer le moxa. *Hippocrate* et *Avicennes* le conseillent fortement contre les engorgemens du foie et de la rate, et

contre les inflammations de poitrine. *Themuson* l'a employé contre certaines obstructions du foie. *Hippocrate*, *Paul*, *Théodoric*, *Mercatus* et *Aretée*, l'ont opposé aux maladies de la rate.

Les néphrites chroniques ou qui reviennent périodiquement, quand surtout on peut croire qu'elles sont entretenues par un rhumatisme fixé sur les reins ou les muscles qui les recouvrent, pourront être combattus, dans bien des cas et avec succès, par plusieurs applications du cylindre.

Lorsqu'une péripneumonie ou une pleurésie se terminent incomplètement, et semblent dégénérer en une véritable phthisie pulmonaire (1), on s'efforce de conjurer le danger par les vésicatoires et un traitement convenable; mais le plus souvent nos efforts sont impuissans, faute d'avoir mis en usage un remède énergique et proportionné à l'intensité de la maladie. Souvent des malades ont échappé au danger que présentait un tel état, quand de bonne heure on a eu recours aux applications réitérées du moxa. Mais, dans le plus grand nombre des cas où l'on s'est borné aux tisanes; aux looks, aux potions, malgré la résistance opiniâtre de la maladie à ce traitement banal, le marasme et la mort en ont été le triste résultat.

Marc-Aurèle Severin rapporte avoir guéri par le feu plusieurs phthisies et empyèmes, suites de pleurésies. Dans ce dernier cas, il est aisé de sentir que la combustion peut faire affluer la matière épanchée vers le point de l'irritation.

Dans certaines péritonites chroniques et très-rebelles, qui présentent plutôt les symptômes de la débilité que ceux d'une suppuration consécutive, on peut se conduire d'après les mêmes principes

---

(1) Pour être conséquent à nos principes, et dans la crainte qu'on ne nous accuse d'être trop prévenu en faveur de ce moyen, nous ne le conseillons pas contre les pleurésies ou péripneumonies aigues, quoique les historiens rapportent l'avoir vu employer avec succès dans ces cas, où d'ailleurs il peut être suppléé.

que nous avons exposés en traitant des pleurésies et péripneumonies.

L'inflammation aiguë du cerveau où *l'encéphalite* est rare et d'un diagnostic difficile, commande les saignées et les vésicatoires appliqués aux membres inférieurs ou abdominaux, plutôt qu'un moyen dont l'énergie pourrait paraître susceptible d'augmenter la congestion cérébrale. Cependant, en déterminant par la cautérisation une irritation vive à l'extérieur, ne pourrait-on pas espérer de dissiper le trouble intérieur du cerveau?

On peut considérer comme une encéphalite chronique les douleurs de tête invétérées et permanentes, soit qu'elles dépendent d'une affection rhumatismale, d'une transpiration arrêtée, soit qu'elles reconnaissent pour cause une humeur dartreuse, etc. Dans ces cas, on pourra très-souvent, à l'exemple des anciens et des peuples Nomades, appliquer la cautérisation à ces malades si souvent délaissés, et dont rien n'égale les souffrances, sinon leur courage et la facilité avec laquelle ils se prêtent à tout ce qu'on leur propose.

Marc-Aurèle Severin a guéri un grand mal de tête en cautérisant sur les confins de la suture coronal et sagittale; et une céphalalgie rebelle à tous les moyens pendant sept ans, fut dissipée à l'aide du même procédé, par *Baillou*.

Je ne suivrai point l'emploi de ce moyen dans les inflammations du cœur, du péricarde, de la rate, de la matrice, etc., parce qu'elles sont trop peu connues. Nous devons toujours nous arrêter dès que le flambleau de l'expérience nous abandonne.

Les maladies légeres et qui ne présentent aucun danger sont du ressort de la médecine expectante. A cet ordre d'affection se rattachent la plupart des catarrhes; tels que les coriza, les angines gutturales simples, l'angine laryngée des adultes, les ophtalmies bénignes, les aphthes, les catarrhes pulmonaires, gastriques et intestinaux sans mauvais caractère, enfin le catarrhe non compliqué de l'urèthre et du vagin, et par fois même celui de la vessie et de l'uterus.

Mais dans un grand nombre de catarrhes très-intenses qui mettent en danger la vie des malades, ou qui font craindre la désorganisation d'une partie essentielle, non-seulement l'application du moxa est indiquée, mais il est souvent le seul remède qui puisse mériter notre confiance.

Souvent on voit l'ophtalmie résister au traitement le plus rationel, aux vésicatoires, et même au séton; pourquoi n'emploierait-on pas le moxa dans cette affection, quand surtout on soupçonne un vice scrophuleux, ou lorsqu'il existe une inflammation chronique et indolente.

Ce moyen a été mis en usage contre l'ophtalmie d'Egypte.

On pourrait également l'opposer à l'angine gangréneuse, l'angine trachéale des enfans, aux aphthes gangréneux, et au catarrhe suffocant.

L'expérience des siècles et de tous les jours nous démontre constamment quels affreux ravages exerce parmi nous la phthisie pulmonaire: elle ne nous décime pas, mais elle détruit bien plus qu'un dixième de notre population. Très-souvent cette horrible maladie n'est que le dernier résultat d'un catarrhe pulmonaire chronique. Tous les jours on rencontre des malades dont l'affection aiguë a pris une marche lente, ou qui n'ont présenté dès le principe qu'une maladie chronique; leur ignorance et l'absence d'une douleur vive les rend indifférens au danger qui les menace. Et combien de fois le médecin est-il resté dans ces cas tranquille spectateur, soit parce que le péril était masqué, soit parce qu'il se flattait de conjurer l'orage par les ressources de la pharmacie.

Il est généralement reconnu que beaucoup de catarrhes pulmonaires chroniques dégénèrent en phthisie; que souvent cette maladie s'annonce par l'inflammation lente de la membrane muqueuse des bronches, et que le traitement de cette affection si fréquente et si souvent mortelle est beaucoup plus facile et plus assuré quand il n'existe qu'une tendance à la désorganisation du tissu pulmonaire;

qu'au contraire tous les efforts de l'art sont le plus souvent inutiles, lorsqu'une fois il existe altération, induration, suppuration de l'organe pulmonaire.

Toutes les fois donc qu'un catarrhe pulmonaire chronique résistera aux traitemens les mieux appropriés, et que la phthisie pulmonaire deviendra imminente, on devra secourir les malades plutôt que de les abandonner à une mort presque certaine. Dans la plupart de ces cas, l'application d'un ou de plusieurs moxa sera indispensable, quand surtout il existera une douleur locale, et que la maladie ne sera point encore trop avancée.

Observations à l'appui.

1.° Observation propre à l'Auteur.

Une jeune personne âgée de dix-huit ans, d'une constitution un peu sèche et nerveuse, et bien réglée, contracta, au commencement de l'hiver de 1802, un catarrhe qui résista très-long-temps. Au mois de juin 1803, le retour de la belle saison n'avait nullement amélioré son état. Tous les pectoraux, calmans, incisifs, même les vésicatoires, avaient échoué; son pouls était fréquent, fébrile, la toux violente; et l'expectoration muqueuse déterminant des envies de vomir, elle éprouvait de la soif, de l'insomnie et des sueurs toutes les nuits.

D'après cet exposé, on reconnaîtra sans doute une phthisie pulmonaire au premier degré. Deux moxa lui furent appliqués sur deux points de la région dorsale où elle ressentait de la douleur. Trois mois après leur application, cette jeune personne fut entièrement rétablie.

L'histoire particulière rapportée par *Platon* le cynique, et que nous trouvons dans *Pouteau*, est également concluante. *Cinésias*, fils d'*Evagoras*, desséché par une maladie de poitrine, n'ayant plus que des jambes de roseau et étant dans le marasme, sans néanmoins cracher de pus, avait inutilement tout mis en usage pour recouvrer la santé. On le brûla enfin sur diverses parties du corps, et bientôt

il fut en état de se montrer en public. Cette observation m'a paru devoir ici trouver sa place.

L'observation trente-quatrième, transmise par *Pouteau*, nous offre de nouveau l'exemple d'une phthisie pulmonaire guérie par un vésicatoire et deux cylindres.

Dans l'histoire du malade mentionné p. 464, t. 1, nous voyons également la phthisie succéder au catarrhe pulmonaire chronique. Nous reviendrons sur ce malade.

Pouteau lui-même éprouvait tous les accidens d'un catarrhe chronique voisin de la phthisie, et qui résistait opiniâtrément. La fusion de deux cylindres sur le point douloureux de la poitrine lui fut tellement salutaire, qu'il reprit dès-lors le cours de ses occupations (p. 513 et suiv., t. 1). Cette pratique confirme de plus en plus l'opinion des anciens, tels qu'*Euryphon*, contemporain d'*Hippocrate*, de *Cœlius Aurelianus*, de *Fumanellus*, de *Houlier*, etc.

M. A. Severin le recommande dans le catarrhe chronique intestinal. Au rapport des historiens, les Perses cautérisaient l'estomac en plusieurs endroits, quand il avait été affaibli par de longues diarrhées.

L'indication de ce moyen est également positive dans les catarrhes chroniques de la vessie, qui se terminent fréquemment par la désorganisation de ce viscère. On doit, avant d'y avoir recours, épuiser les autres ressources de l'art, combattre le vice, s'il en existe, mettre en usage les eaux minérales, les douches, les cautères ou les vésicatoires avec le garou; mais il importe beaucoup de l'employer assez tôt pour prévenir une affection organique incurable. *Pouteau* l'a opposé avec un succès presque complet à deux catarrhes chroniques de la vessie (p. 507 et t. 1).

A la suite des varioles, des maladies éruptives, des dysenteries, etc. etc., il se déclare souvent des dévoiemens chroniques entretenus par l'extrême débilité du système digestif; en un mot, des lienteries, indépendantes d'affections organiques incurables. Ces

maladies sont quelquefois tellement opiniâtres, qu'elles entraînent un marasme complet et rebelle à tous nos efforts. La vie des malades est alors en danger, et l'emploi du moxa, s'il n'est pas trop différé, peut seul les arracher au péril qui les menace.

Observation d'un jeune enfant qui a péri des suites d'une Lienterie, et que le Moxa aurait pu sauver.

Un enfant âgé de huit à neuf ans est atteint d'une variole confluente, qui parut d'abord se terminer heureusement; mais bientôt il se déclara un dévoiement avec fièvre qui résista long-temps aux traitemens les plus rationels, et qui ne fut entièrement dissipé qu'au moyen d'un large vésicatoire appliqué sur l'abdomen.

Tout semblait présager la prompte convalescence du petit malade, quand une indigestion rappela les accidens, la fièvre, la diarrhée, les coliques et l'insomnie.

On le mit de nouveau à l'usage d'une tisane mucilagineuse et astringente, et, peu de temps après, on revint au vésicatoire volant sur le bas-ventre, aux potions calmantes et astringentes, etc. Le dévoiement diminua pendant quelques jours; mais il reprit bientôt son intensité ordinaire, et tous les autres symptômes reparurent. On fit une consultation à laquelle ne put assister l'un des consultans, praticien recommandable et zélé pour le moxa : l'autre consultant fut d'avis de varier les moyens mucilagineux et astringens, et son avis prévalut sur celui du médecin ordinaire, qui proposait l'application de deux moxa sur l'abdomen.

Le petit malade était encore très en état de les supporter ; tout faisait craindre que l'enfant ne put résister long-temps à la diarrhée colliquative qui le minait ; l'exploration du bas-ventre ne découvrait rien qui contre-indiquât l'emploi du moxa ; et, en considérant que le vésicatoire avait sauvé l'enfant une première fois, et failli la seconde fois de le rendre à la santé, il était naturel de penser que l'action

beaucoup plus énergique de deux moxa aurait dissipé tous les accidens.

La phthisie pulmonaire est très-fréquemment le résultat d'une inflammation chronique et partielle des poumons. Lorsque le désordre persévère et fait même des progrès, il est un terme où le médecin observateur, le vrai praticien, sait reconnaître que la maladie triomphera des efforts de l'art, si l'on ne se détermine aussitôt à l'application de plusieurs cylindres.

Parmi les praticiens qui sous ce rapport ont bien mérité en conservant à la société un grand nombre d'individus, nous citerons avec plaisir les noms d'*Hippocrate, Marc-Aurèle Severin, Prosper Alpin. Celse* veut que dans le traitement de la phthisie le médecin soit intrépide, *immisericors*; et *lib* 7, *cap.* 22 et 23, qu'il cautérise la poitrine simultanément en sept ou huit endroits.

L'observation trente-deuxième, transmise par *Pouteau*, nous offre l'exemple d'une phthisie très-avancée chez un homme bien constitué, mais dont la femme était morte phthisique depuis deux ans : tout faisait craindre une fin prochaine. Deux moxa appliqués sur deux points douloureux et avec élévation arrêtèrent les progrès de cette inflammation chronique de l'organe pulmonaire (p. 427, t. I). Le même procédé fit cesser les mêmes accidens chez la malade, qui fait le sujet de l'observation trente-troisième.

L'observation trente-cinquième est remarquable par la fermeté de la malade, qui se soumit courageusement jusqu'à six fois à la cautérisation. Cette histoire offre une autre particularité : c'est l'inutilité constante des vésicatoires contre cette affection. De ce dernier phénomène, on aurait tort de conclure que l'emploi des vésicatoires devrait être proscrit dans ces maladies. Cette jeune personne a dû sa guérison au moxa ; d'autres malades devront au contraire leur salut aux vésicatoires, et ne retireraient aucun avantage de l'application des cylindres.

Un boulanger, au rapport de *Pouteau*, à la suite d'une gale mal

guérie, tombe dans la phthisie pulmonaire. Deux cylindres font reparaître la maladie cutanée, que l'on traite méthodiquement; et le malade jouit dès-lors d'une bonne santé (p. 411, t. 1).

Un jeune seigneur russe, dont le père et la mère avaient succombé à la phthisie pulmonaire, se confie, après plusieurs traitemens infructueux aux soins de ce praticien, qui, à l'aide de deux moxa appliqués sur les points douloureux du thorax, lui rendit une santé parfaite.

Quand la phthisie est centrale, suivant *Pouteau*, et qu'il n'existe aucun engorgement, aucun point sensible à l'extérieur, il veut qu'on multiplie les cylindres, à l'exemple des anciens, qui l'appliquaient en sept endroits différens, à la pointe de chaque épaule, au-dessus et au-dessous des seins et sur le sommet de la tête. Chez le malade qui fait le sujet de l'observation quarantième, p. 464, t. 1, *Pouteau* cautérisa deux fois le sommet de la tête. Le malade fut soulagé, et partit de Lyon; mais il périt trois mois après. Peut-être, dit *Pouteau*, qu'il eût été sauvé, si j'avais suivi la méthode des anciens, et si, après avoir cautérisé la tête, j'avais appliqué cinq ou six fois le feu sur la poitrine.

Il avoue avec franchise que cinq moxa ne produisirent qu'une amélioration sensible dans les accidens d'une phthisie nerveuse, dont il rapporte l'observation. Dans le second volume, p. 59, il nous fait part d'un fait analogue. La phthisie, dit-il, était trop centrale et trop avancée.

Observation de M. A. SEVERIN.

Antonello Turco, du bourg Saint Antyme, âgé de quarante ans, ayant reçu un coup de massue, deux mois auparavant, me vint trouver, crachant une matière purulente, tout exténué, faible, poussif, et entièrement abattu, ayant en outre un abcès fort élevé vers la sixième côte de la poitrine sur le derrière. Le dépôt fut cautérisé, et le malade se rétablit.

Aquapendente, *Pison*, *Zecchius*, *Severin*, etc, proposent la cautérisation dans le traitement de la phthisie.

Une observation plus attentive à démontré aux modernes que l'hydropisie était presque toujours le résultat d'une inflammation lente des membranes séreuses, d'où résulte une exhalation plus active que l'absorption.

Quel que soit le siége de la maladie, soit le cerveau, la plèvre, le péricarde, le médiastin, le péritoine, la tunique vaginale, l'étiologie est toujours la même. Celle de l'anasarque, de l'hydrocèle par infiltration, et des hydropisies articulaires, en diffère fort peu.

Ces diverses maladies offrent un rapport de plus dans le parti avantageux que présente le moxa appliqué à leur traitement. *Peklin*, p. 267, rapporte l'observation d'un sexagénaire qui fut guéri d'une hydrocèle au moyen de la cautérisation. Nous ne proposons pas ce fait comme exemple à suivre, puisqu'en général le procédé de l'injection mérite la préférence.

On l'a employé contre l'ascite, en cautérisant l'ombilic et l'abdomen sur plusieurs points. *Hippocrate*, *Paul*, *Albucasis*, *Mercatus*, etc., sont de cet avis. De grands praticiens assurent que plusieurs cautères ou moxa établis aux cuisses ont procuré un grand amendement.

On rapporte aussi que deux hydropiques, ayant été brûlés accidentellement sur les cuisses, furent heureusement guéris.

M. A. Severin veut qu'on brûle jusqu'au péritoine, pour donner issue aux sérosités; mais il nous semblerait plus méthodique de faire d'abord la ponction, et de cautériser immédiatement après, si toutefois l'état du malade n'était pas désespéré.

Les anciens scarifiaient, puis ils cautérisaient dans les hydropisies celluleuses des jambes.

Dans l'ascite, les Égyptiens prescrivaient l'application de trois cautères, qu'ils plaçaient même sur les hypochondres.

Dans l'hydrocéphale qui n'est pas encore très-avancée, l'applica-

tion du moxa paraît peu susceptible de résultats avantageux : si d'ailleurs le sujet était un enfant au berceau, comme il arrive le plus souvent, ou si la maladie était au dernier période, toute tentative analogue serait une imprudence.

Les hémorrhagies actives peuvent être assimilées aux phlegmasies aiguës, et sont rarement du ressort de la médecine active. Il en est autrement des hémorrhagies passives, soit avec atonie générale, soit avec débilité locale; ces dernières doivent rarement être abandonnées aux seuls efforts de la nature ou à l'influence exclusive des médicamens tirés de la pharmacie. Il faut, quand le danger est imminent, proportionner l'énergie des remèdes à l'intensité du mal, aux hémoptysies atoniques qui menacent de dégénérer en phthisie pulmonaire, opposer la cautérisation au moyen des cylindres. *Hippocrate* recommande l'emploi du feu dans l'hémoptysie rebelle: plusieurs médecins ont répété cet avis du père de la médecine. Dans quelques cas, rares à la vérité, de ménorrhagie passive, le même traitement serait convenable, et surtout si d'autres accidens faisaient appréhender la dégénérescence de l'uterus en squirre ou cancer.

Les hémoptysies, les hématuries, et les hémorrhagies, résultat des affections organiques, sont des maladies qui demandent une médecine palliative.

Sydenham prétend, malgré le conseil donné par les anciens, que l'emploi du feu est toujours dangereux dans le traitement de la goutte ; et d'accord avec cette opinion du médecin anglais, l'expérience a prononcé contre toute application du moxa, dans le traitement de la goutte régulière, soit avec excitement, soit avec atonie ; que cette affection soit aiguë ou chronique, son siége naturel est le système fibreux des petites articulations de la main et du pied ; et son caractère prédominant doit la faire ranger dans le vaste champ des inflammations actives ou passives. Mais quand l'irritation goutteuse s'est déplacée, ou a été imprudemment répercutée, il faut employer les dernières ressources de l'art pour la rappeler aux extrémités.

Loin que les principes de traitement que nous énonçons ici dus-

sent paraître trop favorables à la méthode de la cautérisation, nous prouverons au contraire, par les faits mêmes, que la pratique des anciens était beaucoup plus hardie pour l'emploi de ce moyen, que nous ne le sommes dans les conseils que nous soumettons aux lumières des maîtres de l'art. Les maladies nerveuses sont tellement multipliées, que nous ne ferons qu'indiquer les névroses auxquelles le moxa est applicable, et celles qui ne sont pas susceptibles d'être combattues par ce moyen. Dans cette dernière série nous rangerons l'hypochondrie, l'hystérie, la mélancolie et les diverses espèces d'aliénation mentale. Bien que nous proscrivions le moxa dans le traitement de ces affections, nous conviendrons cependant qu'on ne doit pas donner une acception trop rigoureuse au principe que nous avançons; car plusieurs fois on a vu l'aliénation guérie par cette cautérisation, mais elle ne doit point faire partie des principes généraux de traitement. Ainsi, en Égypte, on appliquait le moxa dans la démence et l'idiotisme. Ce moyen serait également indiqué dans l'hypochondrie produite par le déplacement d'une affection rhumatismale; *César-Macha* a guéri une aliénée par la cautérisation. *Fernandès* et *Severin* rapportent des exemples de pareille guérison.

Le développement de l'hydrophobie pourrait être prévenu par l'application immédiate du moxa sur la morsure; mais la cautérisation avec un caustique liquide, ou avec un morceau de fer rougi au feu, ou enfin avec un charbon ardent, doit être préférée.

On est peu avancé dans le traitement du somnambulisme. Toutefois la nature de cette maladie permettrait de recourir au moxa, si cette névrose n'éludait, dans un cas particulier, les ressources les plus puissantes de la pharmacie.

Très-souvent l'épilepsie a été guérie par l'application de plusieurs cylindres; telle est du moins l'opinion d'*Arétée*. Quelle que soit l'efficacité de ce moyen pour la guérison de cette affection spasmodique, on commencera toujours par les divers traitemens qui sont plus généralement avoués. Les Egyptiens l'attaquaient par

l'application de plusieurs moxa, depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque.

Pouteau nous communique le fait d'une épileptique guérie par le moxa (p. 66, t. 2).

Hildan nous offre un fait semblable. *Lambswerde*, en appliquant la cautérisation sur le trajet de la suture coronale, a complètement dissipé une épilepsie.

Purmann a retiré de ce moyen le même avantage contre l'épilepsie d'une jeune fille.

Dehaen, qui redoutait beaucoup la cautérisation, la conseille cependant contre l'épilepsie, l'amaurose et la céphalalgie rebelle.

Au nombre des médecins qui ont préconisé cette pratique dans l'épilepsie, l'on compte *Arétée*, *Théodosius*, *Fontanus*, *Mercatus*, *Montanus*, *Mercurialis*, etc. On a proposé d'appliquer le moxa sur le point d'où s'élève la maladie *aura epileptica*.

M. *Percy* a guéri, par l'application de plusieurs moxa autour du pied, une trépidation convulsive dont le retour périodique déterminait constamment un accès d'épilepsie.

Nous n'exposerons point en détail dans quels cas les convulsions peuvent être attaquées avec succès par ce moyen ; il nous suffira de le conseiller dans le traitement des convulsions atoniques ou déterminées par le transport d'un principe irritant quelconque. Ce que nous avançons dans ce paragraphe doit s'entendre du tétanos par irritation interne ; maladie éminemment spasmodique, mais beaucoup plus rare que le tétanos traumatique, contre lequel la cautérisation avec le cylindre est contre-indiquée.

M. *Larrey* rapporte qu'il a vu le moxa échouer contre le tétanos.

La migraine est souvent une affection rhumatismale, fréquemment ausssi une véritable névrose. *Fernandès* et *Jean Horn* ont, avec succès, opposé à cette maladie le cautère actuel, que l'on pourrait remplacer par le moxa, qui nous semble mériter la préférence.

Albucasis, Rhazès, *Aquapendente*, le conseillent dans le traitement de cette maladie.

Les affections spasmodiques et les convulsions locales, qui sont plutôt atoniques que par irritation très-intense, contre lesquelles les efforts de l'art auront échoué plusieurs fois, pourront être attaquées par un moyen plus énergique. A cet ordre d'affections se rattachent les convulsions des muscles du larynx, l'angine pectorale, l'asthme et la toux convulsifs, certains spasmes de l'œsophage, le vomissement nerveux ou spasmodique, le hoquet idiopathique, et la plupart des névralgies si bien décrites par le professeur *Chaussier*.

Dans la plupart de ces maladies, et surtout contre les asthmes pituiteux, il était d'un grand secours aux Egyptiens.

Pouteau, p. 288, t. 1, cite l'observation d'un homme de quarante ans, qui fut enfin guéri d'un asthme très-fâcheux par trois moxa appliqués sur la poitrine, et la suppuration que l'on entretint long-temps.

Au rapport de *Prosper Alpin*, on appliqua, comme dernier moyen, trois moxa contre un asthme très-rebelle et très-ancien. Les cylindres furent apposés contre la poitrine; leur plaie fut long-temps entretenue, et le malade fut ainsi guéri d'un mal contre lequel tous les autres traitemens avaient échoué.

Suivant *Rhazès*, *Avicenne* et *Mesué*, on doit, dans le spasme cynique, appliquer le moxa à la conjonction des mâchoires.

Quand un vomissement nerveux résiste opiniâtrément aux potions calmantes, aux vésicatoires sur l'épigastre, aux lavemens purgatifs, lorsque les symptômes d'une affection organique de l'estomac ou du pylore ne sont pas ou très-évidens ou très-avancés, il vaut beaucoup mieux tenter un remède incertain et incapable de nuire, que d'abandonner le malade à une mort qui deviendra dès-lors certaine.

La vérité m'oblige à dire que nous avons vu employer le moxa sans aucun succès chez une femme affectée d'une tumeur squir-

reuse du pylore, que l'on reconnaissait au travers des parois abdominales. Cette observation, qui sans doute n'est pas la seule, suffit pour engager les praticiens à ne jamais recourir à ce traitement dans des cas d'incurabilité absolue. C'est peut-être par un mécanisme analogue, qu'aux Indes orientales les habitans se guérissent du *cholera-morbus* en s'appliquant au talon un fer chaud.

Le hoquet nerveux et idiopathique est une maladie rare et très-grave. Cependant l'expérience nous a démontré qu'il cédait aux potions calmantes, aux vésicatoires sur l'épigastre, et surtout aux lavemens rendus très-purgatifs, soit par une forte décoction de séné, soit par l'addition d'une petite quantité de feuilles de tabac. Mais si le hoquet résistait à un traitement aussi rationel ou à tout autre analogue, nous ne balancerions pas à mettre en usage le moxa. On nous a rapporté qu'un des praticiens les plus célèbres de cette capitale en avait retiré un parti très-avantageux dans un cas semblable, où tous les autres moyens n'avaient nullement réussi.

Dans les névroses, les asthénies, les paralysies locales plus ou moins avancées, le moxa est souverainement indiqué. Ainsi, dans certaines aphrodisies, dans plusieurs cas d'amaurose, d'aphonie, de dysecée ou de dureté de l'ouïe, il est d'une très-grande efficacité.

Le professeur *Dubois*, dont s'honore la chirurgie française, et le docteur *Paroisse*, ont guéri l'un et l'autre l'aphonie par l'emploi du moxa.

Pouteau s'est servi avec succès du moxa contre une amaurose mentionnée, p. 55, t. 2, de ses Œuvres.

On peut également l'opposer avec succès à certaines apoplexies et asphyxies où la sensibilité ne peut être ranimée par les excitans les plus usités. *Mistichelli* a beaucoup vanté la cautérisation dans l'apoplexie et dans l'asphyxie. Ce moyen obtient de *Lancisi* les mêmes éloges.

Observation propre à l'Auteur.

Un ouvrier âgé de quarante-huit ans est frappé d'apoplexie. L'émétique est administré plusieurs fois de suite et à doses progressives, et n'amène aucun vomissement. Les vésicatoires, appliqués depuis plus de huit heures, ne produisaient aucun effet. On eut recours à deux moxa mis sur les côtés de la colonne vertebrale. Le malade donna dès-lors quelques signes de sensibilité, et, par ce double cylindre, échappa à une maladie qui devait être mortelle. Cet homme a survécu très-long-temps.

La plupart des affections cutanées chroniques, comme les dartres, la teigne, la lèpre, etc. etc., n'ont presque aucun rapport avec l'emploi de ce moyen, qui trouve beaucoup d'applications utiles dans les maladies locales ou générales du système lymphatique. Ainsi, les engorgemens squirrheux, indolens, par cause vénérienne existante ou détruite, devront quelquefois leurs résolutions à l'énergie d'un ou plusieurs cylindres.

D'après cet exposé, il est évident que l'application du feu ne convient pas dans toutes les maladies où il a été employé, même avec succès, par les anciens. Ainsi dans l'hydrocèle, où le moxa a réussi quelquefois, il sera plus convenable de mettre en usage le procédé de l'injection. Dans l'hydrophobie, le muriate d'antimoine doit être préféré au cautère actuel, tel qu'il soit. Ce moyen doit être proscrit dans le traitement de la fistule lacrymale, du cancer, de l'ozène, des veines variqueuses, des hernies, et de beaucoup d'autres maladies contre lesquelles les anciens l'avaient préconisé; et dans les cas mêmes où nous la proposons, la cautérisation ne doit être employée que lorsque l'on aura épuisé sans succès les diverses ressources de l'art les plus généralement admises.

APHORISMES D'HIPPOCRATE

(*Traduction de* LEFEBURE DE VILLEBRUNE).

I.

Dans les maladies extrêmes, les remèdes extrêmes sont les plus efficaces. *Sect. I, aph. 6.*

I I.

La dysenterie qui commence par l'atrabile est mortelle en général. *Sect. IV, aph. 24.*

I I I.

Les convulsions, après une blessure, peuvent être mortelles. *Sect. V, aph. 2.*

I V.

La dysenterie est utile à ceux qui ont la rate affectée. *Sect. VI, aph. 48.*]

V.

Les maux que les médicamens ne guérissent pas, le fer les guérit ; ceux que le fer ne guérit pas, le feu les guérit ; ceux que le feu ne guérit pas, il faut les regarder comme incurables. *Sect. VIII, aph. 6.*

V I.

Les phthisies se manifestent surtout depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq. *Ibid., aph. 7.*